



*Je ne suis  
qu'un cri .*



*ou  
Bizien revient et  
il est en colère...*

*par Jean Luc Bizien*



Il y a des jours comme ça où on ferait mieux de rester couché... Des jours où TOUT ce qui arrive se présente de travers, distordu, passé à la moulinette capricieuse des médias. Le plus petit événement est perverti, vicieusement déformé et recraché à la face du monde ébahi, qui reçoit bien involontairement comme une agression ce qui n'était à l'origine qu'une manifestation banale. Bon. Voilà une phrase quasiment incompréhensible, qui a au moins le mérite de traduire mon degré d'agacement à la suite de deux apparitions remarquables du jeu de rôle à la télé. L'affaire Pradel, si "affaire" il y a eu, est à peine enterrée, que le Jeu de Rôle reparaît sur le devant de la scène, et de quelle façon !

Zone Interdite, la très respectable émission de M6, nous offre un reportage intitulé "Tuer n'est pas jouer", dans lequel, après avoir brièvement rappelé que le JdR compte quelques 250 000 adeptes en France, il arrive que certains d'entre eux meurent de leur passion... Et allez, hop, en voiture ! Welcome to ze big show !!!

En presque 20 minutes, on nous assène des reportages sur la mort du jeune Maltese — dont les parents font preuve d'une remarquable honnêteté en accordant une interview-droit de réponse à Didier Guiserix dans les pages de Casus Belli — dont on n'a toujours pas élucidé réellement les circonstances, on plonge dans l'horreur avec la pendaison d'un autre jeune, dont le père a découvert les cassettes vidéos morbides, et s'empresse d'accuser le jeu de rôle, en exhibant pour preuve des boîtes de jeux... de plateau, exhumées de son grenier. Comme si ça ne suffisait pas, on amalgame le tout avec un fait divers sanglant, survenu en Espagne, qui a vu la mort d'un malheureux passant ayant croisé deux fous furieux, reconnus pour avoir pratiqué les JdR. On termine en apothéose avec l'intervention du Docteur Abgrall, qui parvient à souffler — avec une habileté qui laisse pantois — les réponses à l'un de ses patients, pour lui faire avouer que le jeu de rôle, c'est comme la drogue : t'y touches, tu meures !!! On se surprend à regretter que la bande-son n'ait pas joué la carte du comique à fond, en nous distillant des extraits du slogan "dis-leur meeerd'aux dealers".

Tant d'honnêteté et d'impartialité laisse sans voix. Tout est dit : ce truc est dangereux... On se prend à regretter la légèreté de la démarche de Zone Interdite, qui étaye sa démonstration en faisant appel à de grotesques représentants d'un ordre moral étrange, et sont prêts à se ruer devant la première caméra qui vient à passer (le docteur Abgrall participe à tout ce qui bouge, soutenant que les sectes et le JdR ont le même public — ben voyons, sacré lui !) : les clowns maquillés et les jeunes gens hurlant et gesticulant voulaient sans doute faire bonne figure à la télé, mais ils ont juste permis à ceux qui ne savaient pas ce qu'était le JdR, ou qui en avait entendu vaguement parler, de se persuader qu'il s'agissait d'un divertissement réservé à des hordes de crétiens pratiquement débiles, éructant en permanence, et incapables de s'exprimer autrement qu'à travers moult jets de dés. Passons sur les costumes... La cerise sur le gâteau, c'est sans doute cet organisateur de GN, qui explique qu'il faut retenir tous ceux qui, au cours des parties proposées, sont "en train de basculer dans l'irréel". Le même gugusse qui avoue avoir pleuré pendant une demi-heure à la fin d'un GN, "tellement on s'y croit tu vois". Et sous l'énergumène, un texte incrusté donnait les coordonnées de Didier Guiserix, qui a dû être ravi de se voir crédité de tant d'ineptie. Car Didier, pour sa part, en compagnie de Pierre Rosenthal, Marc Nunes et Jean-Marie Noël, avait accepté d'être filmé au cours d'une partie de Capitaine Vaudou proposée par Jean-Pierre Pécaut. Les malheureux ont certainement été largement interrogés sur leur passion, mais il en reste bien peu au montage; Il est vrai que des jeunes gens dynamiques, sains et capables de s'exprimer de manière claire, raisonnée sur ce jeu qui tue, c'est pas vendeur, coco...

Enfin, basta cosi : c'est encore une pierre dans l'eau. On attend toujours cette émission qui permettra de présenter convenablement le JdR au grand public sans faire passer tous les pratiquants, déguisés ou non, pour un ramassis de doux dingues prêts à draper d'une minute à l'autre...

Mais je m'énerve, et ce n'est pas bon pour mon vieux coeur.

Quelques points qu'il me faut aborder — non que cela soit d'une importance cruciale, mais je sens que ça va me faire du bien! — en quelques mots :

Jean-Pierre Le Chien a évoqué dans un précédent Pêcheur l'épisode des remparts, pendant le dernier GN Hurllement de Provins. J'y avais proposé à un jeune et fringant alpiniste d'établir des rapports amicaux — et plus, si affinités — avec la bande de camarades présents et moi-même. Ce qui l'avait laissé quelque peu... Comment dire... Affligé, voyez. Je lui ai même proposé de me livrer sur lui à des exercices contre-nature, afin de bien lui faire comprendre l'urgence pour lui et ses petits camarades d'aller hanter d'autres lieux au plus vite, l'air s'alourdissant à leur passage (ces gens-là n'utilisent l'eau qu'en usage interne, et encore, trop rarement pure...). Dehors, les compagnons de l'alpiniste hurlaient des menaces : Saturday Night's alright for fighting, isn't it? Il se trouve que j'étais encore habillé des mêmes vêtements que ceux que j'enfilai le matin même pour aller au travail. Etant enseignant, il m'arrive de mener des leçons de travail manuel et autres art plastiques, j'ai donc toujours un cutter sur moi. Ces trucs-là font un bruit particulièrement disgracieux quand on fait jaillir la lame, un cliquetis qui a sur les nerfs des personnes sensibles un effet dévastateur. Si l'on s'attache ensuite à en décrire l'efficacité sur les tissus cellulaires humains, on constate que, comme par enchantement, une armée de barbares d'opérette décide subrepticement de retourner vérifier chez sa mère s'il n'aurait pas malencontreusement oublié de fermer le gaz. Et hop, le tour est joué, le GN finit sans heurt, dans la joie et la bonne humeur.

Je tenais à préciser la présence dans ma poche de cet outil de travail : il ne manquerait plus que je sois obligé de m'armer pour aller à Provins (cette remarque s'adresse à celles et ceux d'entre vous qui auraient eu accès à Provins, la malédiction, PdL 13).

Note à l'attention de Jean-Pierre Le Chien : si tu manques d'inspiration, je t'offre gratuitement deux thèmes de réflexion. Il s'agit de jeux de mots concernant les traitements que je fais subir à mes vêtements dès le matin avant d'aller au travail, et des rapports possibles entre les jeunes alpinistes et les chevaux. A plus, au plaisir de te lire!

Jean-Marie Abgrall : voilà un monsieur qui est apparemment hanté par le dévorant besoin de passer à la télé. Et il a le sens des probabilités, le bougre! Il n'a qu'une chance sur 500 000 de gratter un billet de Millionnaire marqué de trois télés, alors qu'avec un simple appel téléphonique, il peut participer à des émissions et briller dans les salons... Bon, un point délicat : il va falloir songer à se diversifier. L'équation secte = jeu de rôle = réseau de deale, par ce que MJ = Gourou = Revendeur de Crack risque de tourner au vinaigre assez rapidement. Mais accordons toute

notre confiance à l'homme qui est capable de se faire nommer "psychiatre-criminologue", ou "psychiatre" tout court selon les cas. Bi-classé, et plein de ressources! Sacré Jean-Marie! Toujours à nous faire rire !!

*Exercices, pour la semaine prochaine (vous notez bien tout sur votre cahier de texte, j'interroge au prochain numéro) :*

Etablir les équations suivantes, à la suite d'un habile rapprochement :

Amateur de mobylette = cascadeur suicidaire = commandos fanatiques

Instituteur à Pondichéry = ami des enfants d'Asie = pédophile indien

Psychiatre criminologue = animateur télé intermittent = kestannanafout'? Tu prends l'pognon

*A présent, une petite dernière, pour la route :*

Qu'est-ce Madonna se met derrière les oreilles pour affoler les hommes? Mmmh?

- Les genoux.

Si, après ça, on ne me dénonce pas à la brigade de répression des déviants de l'Education Nationale...

Allez, faites attention à vous, ne jouez pas trop tard, mollo sur les singes verts et les chiens à trois têtes, et souvenez-vous : tout ça, c'est pour rire! ON S'A-MU-SE!!!

*J-L. "je ne suis qu'un cri" Bizien*

Post Scriptum :

La prochaine fois, je vous livre un article sérieux — sur CHIMERES.

Vous allez voir : je ne ressemble pas du tout à ce que j'écris.

Amitiés à tous, les alpinistes et les autres.

PPS :

Le correcteur orthographique fourni avec le logiciel Word est taquin : lorsqu'il identifie le mot scriptum, il propose aussitôt en remplacement scrotum.

Essayez, vous verrez : des heures de rire. Ah, on est bien peu de chose!

Note de la maquettiste :

Après une enquête d'un correspondant provinois anonyme, il s'avère que si le correcteur orthographique Mac est taquin, celui du PC connaît la différence entre scriptum et scrotum. Merci beaucoup à JLB pour cette leçon de choses.

Avec PdL, apprendis en t'amusant.

*Eh, les  
filles...!*



*Réflexions d'une  
joueuse sur les scénarios  
Hurllements...*

*par Marie-Catherine Palanchini*

**M**oi qui joue à Hurllements — jeu que j'aime beaucoup — depuis un certain temps... Suffisamment en tout cas pour pouvoir jouer bientôt à Chimères sans que l'on doive m'expliquer longuement ces « choses » qu'il n'est pas temps encore de révéler à tous. Bref, vous avez compris que j'ai joué bien des scénarios (ça doit dépasser la trentaine) et même une campagne !

Après avoir ainsi roulé longuement ma bosse dans la Caravane, j'en suis venue à quelques réflexions que je vous livre ici.

J'ai pu observer qu'à l'occasion de diverses aventures, mes compagnons masculins se voyaient proposer des situations ou des actes à effectuer qui les mettaient en position valorisante. Il y eut même des cas où ils furent les personnages centraux d'une histoire, en totalité ou en partie, ne fût-ce qu'en se découvrant un passé plus ou moins (plutôt plus !) prestigieux. Mais jamais, JAMAIS, cette opportunité ne m'a été offerte, donc proposée à un personnage de sexe féminin...

Ou plutôt si, soyons honnête, j'ai eu l'occasion deux fois d'être au premier plan : la première fois ce fut pour poignarder un personnage haut placé dans la hiérarchie sociale du Moyen Age, la seconde pour mettre en danger, malgré ma volonté, la Caravane... Avouez que ce n'est guère gratifiant !

J'ai noté également que la plupart des auteurs écrivant pour Hurllements sont de sexe masculin ; n'auraient-ils pensé inconsciemment ou non qu'à leurs frères ? Et celles, rares et estimables, qui ont écrit des aventures ou des nouvelles ont-elles oublié leurs sœurs ?

Le fait que le milieu du jeu de rôle soit essentiellement un univers masculin influe-t-il sur la création et sur l'écriture ? Voilà le genre de questions que je me pose.

À partir de ces remarques vous allez penser : soit que je suis bien exigeante (c'est vrai !) et que je dois être une militante féministe pure et dure, du genre M.L.F. (ça c'est faux, mais par les temps qui courent je pourrais le devenir...) ou bien que je n'ai pas été capable, tout simplement de me donner une place de choix lors d'une aventure.

Ce dont je peux tout de suite vous assurer c'est que j'ai cherché, et ce plus d'une fois, à être autre chose que la

joueuse « de base » qui ne fait que ce que le scénario a prévu, — plus ou moins —, qu'elle fasse.

Certes, vous pourrez toujours m'objecter que la plupart des auteurs n'ont écrit que pour des périodes de l'Histoire où les femmes n'avaient pas particulièrement l'occasion de se trouver en position de force, surtout en étant membre d'une troupe de baladins. Et là, il me faudra bien reconnaître que vous avancez un argument de poids !... Mais il ne me satisfait guère car il y eut des époques où les femmes ont pu jouer un rôle.

Vous pourrez aussi me suggérer d'écrire ce scénario idéal, féministe en diable, et qui donnerait enfin à une femme une place intéressante ... J'y songe, figurez-vous et sait-on jamais ?...

Mais pour le moment, et quoi qu'il en soit, force m'est de constater un manque qui me laisse quelque peu sur ma faim.

Qu'en pensent ceux qui écrivent pour Hurllements et maintenant pour Chimères ? Qu'en pensent mes sœurs de la Caravane ? Le débat est ouvert et j'attends avec impatience vos réponses, vos remarques et vos suggestions.

#### Note de la Maquettiste :

Il est curieux que Hurllements soit un jeu pour lequel le scénariste aime bien désigner un personnage X avec certaines caractéristiques prédéfinies et dans les scénarios parus jusqu'à maintenant, ce X était toujours un homme. Je pense aux Trois morts, de Fred Ménage, à la campagne de JPP, à Moncontour II de JLB pour ne citer qu'eux. Personnellement, je me suis toujours refusée à identifier un PJ, jamais de X dans mes scénarios. Mais mon principal PJ (où au moins deuxième) est toujours une femme. Souvent, aussi, une femme simplifie bien des choses pour la résolution de l'intrigue (ne serait-ce que pour être copine avec le PNJ en question, c'est parfois vital). C'est pour une raison simple, je suis plus à l'aise pour jouer ou décrire les sentiments d'une femme que d'un homme et je pense que c'est la raison pour laquelle les scénarios de mecs manquent de filles et je ne peux pas les en blâmer.

Bref, les filles, prenez vous en mains si vous voulez jouer des scénarios XX mais moi, j'éviterai au maximum de personnaliser mes PJ.

News en  
vrac...



Journée Chimères,  
Prozine, Antéros...

par Isabelle Collet

Venez nombreux à Saint Cloud, le **25 Février** à la journée *Chimères* qui se déroulera à partir de 13h dans la **salle municipale Foch**, 36 av Foch.

Vous pourrez voir tirer des chroniques, jouer et repartir avec un scénario inédit. *Multisim* nous fera l'honneur de sa présence alors, on compte sur VOUS.

*Alors, il était beau votre Pleine Lune 3 ? Enfin, vous pourriez me donner votre avis !*

Prix d'entrée : Gratuit pour les membres de la Guilde, 50 F pour les autres, s'accompagnant d'un abonnement à la Guilde pour 6 mois.

*Antéros*, deuxième extension pour Chimère est sorti. Vous y trouverez cinq scénars du célèbre JLB, certains qui déménagent comme "*Le paladin, la Veuve et l'orphelin*", d'autres pour tirer des larmes aux pierres comme "*Gardien de ses rêves*".

Le dernier scéнар, "*Anteros*", me semble parfois un peu allusif et à d'autres moments, un peu dirigiste. Néanmoins, c'est un plaisir de le lire, grâce aux fragments de nouvelles qui l'entrecourent (principe adopté également dans les autres scénarios). Il annonce la campagne de *Nerval* à venir dans les prochains mois.

A noter un scéнар jouable en G.N. pour les amateurs d'émotions fortes.

*Anteros* bénéficie d'une magnifique couverture et d'illustrations intérieures qui valent la peine. Quel dommage qu'il y ait des fautes dans le poème de Baudelaire, en quatrième de couverture.

Les 7 & 8 janvier dernier, le club Pythagore de Provins a fait sa traditionnelle galette des rois.

J'y ai constaté une fois de plus la bienveillance du club vis à vis de la Guilde (encore heureux avec JJP à la présidence de Pythagore).

Le samedi, on a joué, entre autre, à Hurléments et bientôt, les premières parties de Chimère s'y dérouleront avec des joueurs parvenus au bout de la quête. Quant aux autres, il semblerait qu'ils piétinent d'impatience et que la quête finira au pas de charge.

Je vous ai déjà dit que votre avis m'était précieux ? Par ailleurs, j'adore recevoir du courrier.

Avant d'acheter *Anteros*, regardez ci-dessous :

Et le prozine, alors, me direz vous ? On n'en parle plus ? Mais si. On s'est même fait une petite réunion de bureau sur le thème le 8 janvier, pour définir, comment qui dirait, un concept, une structure de base, quoi. Maintenant que les idées et le rédactionnel sont là, nous attendons le feu vert de *Multisim*. Feu vert qui dépend directement des ventes de *Chimères*.

Eh puis, tant qu'on parle de ventes, **La Guilde a 10% sur les produits Chimères.**

Donc, pour vous, chers membres (et **uniquement pour les membres**), commandez-nous directement le jeu ou les extensions pour bénéficier de la remise

# Le Meneur de loups



Nouvelle

C'était à la Chandeleur. Dans chaque village, dans chaque ferme, on célébrait la Fête de la Lumière. Le curé avait dit en chaire qu'il s'agissait de la fête des chandelles, mais chacun savait bien ici qu'avant « Chandeleur », les ancêtres avaient fêté jusqu'à pas si longtemps le retour de la Lumière au plein cœur de l'hiver, en une fête païenne venue du fond des âges. Et la vieille Berthe, qui avait élevé Victorine à la mort de ses parents, on n'était pas bien sûr, au fond, qu'elle ne continuait pas les rites des anciens, les rites d'avant la croix du Jésus.

Toujours est-il qu'on sacrifiait ce soir-là, avec la famille, les cousins, les amis des bourgs voisins, à la tradition des rondes galettes que l'on faisait sauter, louis d'or en main, arrosées de vin chaud ou, pour les plus riches, ou bien les moins rapiats, flambées de quelque gnôle de derrière les fagots.

Et les rires de fuser, et les chants de monter, par les chemins fumants au cœur de la nuit noire, des gosiers peu à peu s'éraillant au fil de la veillée. C'est d'ailleurs au beau mitan d'une chanson gaillarde qui avait fait baisser les yeux des femmes et laissait s'esclaffer les vieux et les maris qu'Armelle était arrivée chez le Jacques Guignot, les joues rouges d'avoir couru, les cils givrés d'avoir pleuré et soufflé dans le froid glacial de cette nuit de lune ronde. Sa brutale irruption cassa la mâle chanson tant il est vrai que chacun comprit de suite, à la voir dans l'état qu'elle était, qu'il s'était passé quelque chose de grave.

« Mon Rémi ! Mon Rémi !, hoqueta Armelle sitôt entrée, n'ayant même pas encore repris un peu du souffle qu'elle avait laissé sur les chemins.

« Mon Rémi, mon petit, il a disparu ! Les loups »

Les murmures d'abord, les questions ensuite, jaillirent aussitôt de toutes les bouches. Il fallut que le vieil Adolphe, le patriarche, ait fait taire tout le monde, il fallut que la pauvre femme reprenne de l'air et quelque peu de chaleur, il fallut que le calme revienne, enfin, pour qu'on puisse en apprendre un peu plus : l'enfant, que sa mère avait envoyé après

l'école chercher de l'eau au puits avant que la nuit ne le regèle, n'était pas rentré.

Après avoir un peu attendu, sa mère avait d'abord appelé, puis s'était égosillée, était sortie, enfin, pour constater que le mioche avait laissé le seau sur un chemin qui n'était en rien celui qui eût dû le mener au puits. Elle avait continué d'appeler, avait couru partout, s'arrêtant prudemment en lisière de forêt pour retourner chercher une lampe-tempête et repartir de plus belle sur les traces de son gamin, qui, bizarrement, ne semblaient en rien pouvoir le ramener chez lui : elles s'enfonçaient apparemment dret dans le bois, au cœur de la forêt, là où jamais Rémi, froussard et obéissant comme peu de son âge, ne se serait aventuré tout seul.

Plus étonnant encore le fait qu'aucune autre trace n'accompagnait celles du petit. Enfin, aucune trace... jusqu'à cette clairière où Armelle avait repéré les empreintes des loups.

« Non de d'là, ma crêpe », cria d'un coup la Marthe, que le récit d'Armelle avait détourné de son fourneau, sur lequel elle avait laissé sa poêle pleine. Et c'est vrai, tous ceux qui étaient présents ce soir-là vous le diront, que personne n'avait même flairé que la pâte cramait, tant on écoutait le récit de la pauvre femme éplorée.

« Oui, des loups, une demi-douzaine au moins, disait la pauvre femme. Et je suis sûr qu'ils ont dévoré mon petit. Mon Rémi. Je ne le reverrai plus. »

Au mot de "loups" succéda immédiatement le mot "Meneux", avec tout le déférent effroi qui l'accompagnait toujours quand on venait à prononcer son nom. Mais cette fois... Cette fois, c'en était trop. Que l'homme noir effraie les villageois, c'était une chose, mais que ses bêtes du Diable se mettent dévorer les mioches des villages avoisinants, on ne le laisserait pas faire, foi de paysans charentais !

Et c'est ainsi qu'au plein cœur de la Fête de Chandeleur s'organisa la battue. Chacun, l'es-

prit chauffé par les liqueurs de la veillée, avait peu ou prou oublié sa crainte vis à vis de l'homme noir, de ses trois loups, surtout de ceux-là ! Chacun avait saisi qui son fusil, qui une fourche, qui un simple gourdin, et on était parti vers la clairière qu'Armelle avait indiquée. La marche de cette troupe farouche, dans la tremblante lueur des torches, avait quelque chose de sinistre et sentait le drame.

Les pisteux, habitués de la forêt et de la traque, Leurent tôt repéré les traces des fauves dans la neige craquante. Elles partaient de l'orée du bois, du côté de la cabane du Meneux, et pénétraient profond dans la forêt. Un peu plus loin, elles rejoignaient celles d'un gamin, et Armelle confirma que c'était bien le chemin qu'elle même avait suivi peu avant. La seule chose rassurante était qu'on n'y voyait pas de sang, ce qui tendait à prouver que le pire n'avait pas eu lieu ! On continua donc la traque, dans le silence relatif que peuvent garder une vingtaine de gaillards plus ou moins éméchés. Ah ouiche ! Il allait voir, le Meneux, lui qu'on savait même pas d'où qu'il venait avant de s'installer au confins de leur village, il allait voir ! Et c'était pas parce que la Victorine, sa petite-fille soi disant, avait bonne renommée au village pour son don de « toucheuse » qu'on allait tolérer que ses sales bêtes bouffent les loupiots de chez nous, attends voir !

Voilà ce qui se murmurait, entre autres bravacheries, durant la marche nocturne qui traquait le vieux et ses bestiaux du Diable. L'inquiétude déjà pesante monta d'un cran lorsque le Jeannot, qui menait la battue, déclara tout d'un coup que « la trace du p'tiot s'était perdue, qu'y voyait plus qu'celles des loups et du vieux. »

C'est peu après le chemin du père Nepotte qu'on les a rattrapés. A quelque distance d'un feu puant le bois mouillé, on aperçut la haute silhouette du Meneux, et celle de ses loups, assis ou couchés non loin de lui. Mais d'enfant, de Rémy, point. L'Armelle crut défaillir, et ils ne furent pas trop de deux pour la soutenir.

Les bêtes avaient senti les hommes bien avant que le vieux eût fait mine de s'inquiéter. Elles se levèrent, et retroussèrent les babines sur leurs dents pointues, avec ce dandinement mi-peureux, mi-inquiétant qui montrait bien qu'elles étaient sur le qui-vive. Le Meneux les calma d'un claquement de langue, puis

reprit la mélodie que certains l'avaient déjà entendu chanter, par hasard, lorsqu'ils avaient surpris une de ses sorties nocturnes en compagnie de ses loups.

Mais les hommes, eux, remontés comme ils l'étaient par la gnôle, par l'instinct de la chasse, par la hargne qu'ils avaient sans trop savoir pourquoi contre le Meneux, et surtout par l'ancestrale haine du « leu », les hommes, donc, continuèrent d'avancer, fusils épaulés, fourches brandies.

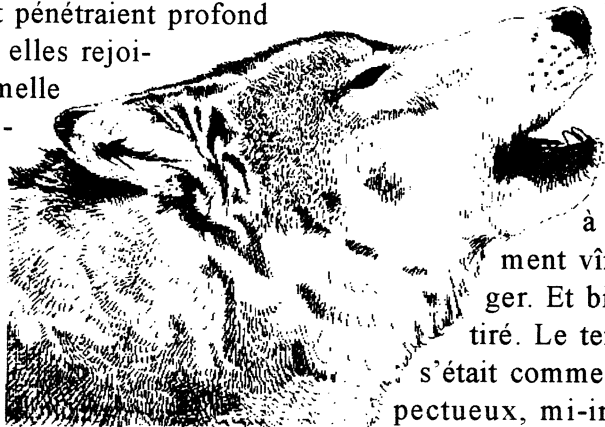
Les bêtes protégeaient maintenant le vieillard, en un cercle plein de vigilance et de menace. Les babines retroussées, elles défiaient les hommes, inconscientes du pouvoir des fusils à les réduire à quia sans qu'aucun mouvement vînt trahir l'imminence du danger. Et bizarrement, nul n'avait encore tiré. Le temps, sans qu'on y prît garde, s'était comme suspendu. Un silence mi-respectueux, mi-inquiétant s'était fait dans la petite clairière, qu'éclairaient seules les maigres flammes du feu de veuve qui brûlait là.

« Qu'euqu t'as fait d'mon p'tiot, Meneux ? venait de hurler l'Armelle, sortie des limbes ? Où qu'il est, mon Rémi, mon gamin ? »

Ce disant, colère et inquiétude mêlées, elle avait oublié toute prudence et marchait droit sur le cercle des bêtes, empêchant du même coup les chasseurs de pouvoir tirer sans risquer de la toucher. Elle marchait vers les loups, poing tendu en direction du Meneux, lequel n'avait pas bronché. Un de ses loups, en revanche, une femelle de taille conséquente, avait avancé pour protéger son maître.

C'est alors qu'une autre bête bougea, elle aussi. Un jeune loup qui avait jailli du cercle et s'était placé délibérément entre son congénère et la femme qui marchait vers eux. Et maintenant, voilà qu'il faisait face à la louve, échine hérissée, queue dressée, babines retroussées sur un grondement de menace. Il n'était pourtant pas bien gros, l'animal, pour s'opposer à la plus imposante louve de la petite meute. Mais il faisait face, comme s'il avait voulu protéger l'Armelle de l'attaque.

La louve, un moment surprise par l'inconscience du petit loup, avait marqué un temps, pour analyser ce qui pour elle était une situation nouvelle. Elle avait vu les signes d'agressivité émis par ce jeune fou, elle avait alors compris qu'il se posait ici en adversaire. Elle allait n'en faire qu'une bouchée, elle allait le...



« Paix. Lova. Calme. »

La louve, interloquée, se retourna pour regarder l'homme qui avait parlé. Elle ne comprenait plus. Mais le Maître avait parlé, et elle devait obéir, c'était la règle qu'elle avait acceptée de lui. Elle baissa ses oreilles vers l'arrière et se coucha sur la neige.

Ce qui se passa ensuite, les villageois qui étaient là devaient toute leur vie se demander s'ils l'avaient vu ou rêvé. Et certains choisirent d'ailleurs plus tard de privilégier cette version des faits, ne serait-ce que pour s'éviter de la part de leurs auditeurs des regards mi-compatissants, mi-désolés, de ceux qu'on a lorsqu'on pense au fond de soi que celui qui vous parle est un pauvre fou qu'il ne faut surtout pas contrarier. D'autres choisirent plus sagement encore, croyaient-ils, de se taire à jamais, et de hausser les épaules quand d'aventure on leur posait la question. C'est que les curieux ne manquent pas, que ce type d'histoires attire comme les moineaux un crottin frais. Moi, j'ai choisi de parler, de garder vivante la parole et présent le souvenir. Moi, je suis vieux, et peut me chaut qu'on me croie fou. Moi j'ai vu, et cela suffit.

Ce qui se passa ensuite, c'est que le jeune loup se retourna alors vers la femme pétrifiée, qu'il avança vers elle avec lenteur, qu'il s'en approcha à la

toucher, et qu'il lui lécha doucement la main droite, comme cherchant la caresse. L'Armelle, de frousse, faillit bien retourner aux pommes pour la seconde fois depuis qu'on était dans cette clairière. Mais le moment était tellement fort qu'elle n'osa pas, sans doute, le briser en attirant sur elle seule l'attention de tous ceux qui vivaient ces instants-là. Elle rendit au loup sa douceur, le caressa d'abord très prudemment puis, comme emportée par un élan sensuel plus fort que la méfiance, laissa ses mains courir dans le pelage du loup, flattant le corps musclé du fauve qui semblait n'attendre que ça.

Le Meneux ne semblait pas plus surpris que cela de ce qui se passait. Mais nous autres, pardi, on ne comprenait rien à ce qu'on voyait. Les fusils s'étaient baissés, les fourches étaient tombées des poings pour tant rageurs qui les serraient encore voilà peu. Le Meneux regardait la femme qui caressait l'animal, sans aucune crainte maintenant. Il la regardait de ses yeux gris, intensément, longuement, longuement. Le silence de la forêt, à ce moment précis, était celui d'une cathédrale, ou d'un tombeau. Chacun était conscient que tout pouvait arriver dans un instant pareil. Chacun, au tréfonds de lui, redoutait le pire. Ce qui arriva, nul n'aurait osé seulement l'imaginer.



Les loups s'étaient couchés. La raison de l'Armelle, elle, avait d'un coup chaviré :

« Rémi, mon Rémi. » qu'elle murmurait, à genoux maintenant près du loup qu'elle serrait contre elle en le tenant par le garrot. « Je t'ai retrouvé, mon p'tit loup ! »

Elle riait, elle pleurait. Et l'autre bêtin qui se frottait contre elle plus voluptueusement qu'un gros chat ! On était effondrés, tous autant qu'on était, de voir l'Armelle se donner ainsi en spectacle, toute honte bue, toute folie dehors. On se demandait comment on allait apprendre sa à la Mathilde, sa vieille mère, qui à plus de 80 ans continuait à bêcher son jardin et, plus rare chez nous à cet âge, – je dis pas ça pour moi ! – avait encore toute sa tête. Qué misère que de voir ça.

C'est le Pierrot Raffin qui a le premier retrouvé l'usage de la parole. Il a dit d'une voix forte :

« Armelle, ça suffit. Tu vois pas que tu dérailles ! Il faut revenir avec nous au village. Il faut te coucher après un bon vin chaud. On reparlera de tout ça demain, on reprendra les recherches avec le jour, et on te le retrouvera, ton petiot. »

C'était pas sot. Ça permettait en tout cas de gagner un peu de temps, juste assez pour se réunir chez Paul ou Jacques, en discuter au chaud et se donner les moyens d'arranger une aussi triste affaire. C'était pas sot... si le Meneux et ses fauves nous laissaient repartir ! On ne savait pas ce qu'il allait faire, ce vieux fou !

« Allez, Armelle, viens, qu'il disait le Pierrot. Tu vas vraiment attraper la mort, à te vautrer comme ça dans la neige. Viens avec nous, ton fils n'est pas ici.

– Qu'en sais tu, toi ? tonna la voix du Meneux. Qu'en sais-tu ? Comment peux-tu avoir des certitudes, quand le cœur d'une mère parle ici tellement fort qu'un sourd l'entendrait par-dessus le bourdonnement qui lui vrille en permanence les oreilles ?

– J'en sais, répondit le Pierrot qu'on laissait pas souvent le bec cloué, j'en sais qu'un leu c't'un leu, et un mioche c't'un mioche, point c'est tout. J'en sais peu, mais ça, du moins j'le sais. »

Le Meneux ne répondit rien. Il semblait hésiter sur la conduite à tenir. Il poussa tout à coup un profond soupir, comme s'il avait fait un choix qui n'était pas facile à trancher. Puis il nous regarda tous, les uns après les autres. Il termina par le Pierrot.

Et il s'approcha du loup que caressait l'Armelle. Il s'agenouilla aussi, et appela à lui la bête, qui se détacha doucement de l'étreinte de la femme pour venir se placer face à lui. Le vieil homme prit alors la tête de l'animal entre ses longues mains, plongea ses yeux dans ceux du loup, si beaux, si pleins d'or. Et il chanta ou plutôt il fit quelque noire incantation, sans doute, parce qu'à ce moment il y eut une manière de vibration, de tremblement dans l'air, comme quand il fait si sec en été que le paysage devient flou de chaleur. Et quand c'est redevenu net, on a vu au sein de l'obscurité, dans la chiche lumière du feu, que le Meneux parlait au Rémi, le petiot de l'Armelle !



Je jure, je jure que j'ai vu ça, et les autres avec moi, dans l'air tremblant rendu glacé par les flocons qui s'étaient mis à retomber sans qu'on s'en rende seulement compte. Je crois bien qu'on est tous restés plantés dans la clairière, et qu'on y serait sans doute encore, gelés-morts, si la chose n'était pas allée plus loin encore ! Parce qu'après avoir vu les larmes de joie de l'Armelle qui avait retrouvé son mioche, le Meneux a eu comme une absence : ses yeux se sont embués, ils paraissaient encore plus gris et lui plus pâle encore si c'est possible. On a cru qu'il allait tomber là, qu'il partait dans les pommes. Mais il s'est repris, a retrouvé son regard dur, celui qu'on lui connaissait depuis qu'il était venu au village, depuis... depuis quand, déjà ? Je n'ai pas eu le temps de me poser la question bien longtemps ! Ayant retrouvé sa lente démarche assurée, le Meneux s'est dirigé vers un autre de ses loups. À lui aussi il a chantonné sa rengaine du Diable, et l'air a de nouveau tremblé comme en été, mais c'était au plein cœur de l'hiver, et de nouveau on n'a plus bien vu, et de nouveau, il y avait un gosse dans la clairière. Le Claude, le Claude Couvé, qui selon sa mère « s'avait perdu dans l'bois et s'avait sans doute noyé dans une grande mare » comme il y en a par chez nous il y avait plus d'un an maintenant ! C'était pas faute de l'avoir cherché, pourtant, même les gendarmes s'y étaient mis, mais on n'avait jamais trouvé moindre trace de ce gamin. Et on avait maudit la forêt, et on avait agoni la mère qu'avait pas surveillé sa marmaille, et on avait accusé le sort.

Le Meneux, avant même qu'aucun d'entre nous n'ait eu la possibilité d'ouvrir la bouche, s'était approché des deux autres loups et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, avait repoussé sa noire chanson, et avait fait « revenir » – comment voulez-vous que je dise une chose pareille ? – deux autres mioches dans la clairière, le Pilou Thominet et la

Camille Desfournel, encore deux p'tiots qu'on avait crus perdus, tombés dans quelque trou de mine, ou dévoré par quelque bestiole affamée. Adolphe, le père de la Camille avait même à ce moment-là accusé les bohémiens qu'on avait vu traîner dans un village voisin du nôtre au moment de la disparition. Ça avait failli faire un vrai drame, il voulait les courser avec une bande d'excités qu'il avait tirés du bistrot, assez torchés à la mirabelle pour vouloir le suivre dans son expédition d'homme soûl, mais en ce qui le concerne, soûl de chagrin. C'est après, quand il a eu la certitude qu'il ne reverrait plus sa gosse qu'il s'était mis à ne plus dessoûler. Tous ces souvenirs. Pour le moment, il était là avec nous, pétrifié comme un qu'aurait vu le Diable, et je crois que j'ai pensé à ce moment-là que si c'était pas lui qu'on voyait, c'était rudement bien imité !

Mais là, pour le coup, ça faisait beaucoup ! On s'est comme réveillés d'un rêve, ou plutôt d'un cauchemar. On s'est retrouvés comme des niais, et c'est le Marcel qui a retrouvé le premier la parole :

« Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries, à la fin ! D'où qu'il les sort, les mioches ? Les histoire de sorcier, Meneux, on laisse ça aux bonnes femmes, ou aux stropiats qui n'ont pas d'autre moyen de gagner quelques sous en disant des contes à la veillée. C'est pas à nous que tu nous feras peur avec du passe-passe, espère un peu ! »

Là, je dois à la vérité de dire que je pense vraiment que, malgré ses mâles paroles, le Marcel aurait pas été fier si l'autre avait fait un pas en sa direction. Mais il n'avait pas bougé. Il ne restait à ses pieds que la belle louve, vers laquelle il ne s'était pas dirigé. Il l'avait regardée, souvent, mais c'était une louve, je veux dire un vrai animal, quoi. Cependant la tirade du Marcel avait réveillé tout le monde, et c'est le Pierrot qui a repris, en faisant comme s'il n'avait pas vu ce qu'on avait tous vu :

« C'est vrai, ça, qu'est-ce que c'est que ça, pour une histoire ? À quoi ça rime de cacher les ch'tiots des autres ?

- Je ne les ai pas cachés, je les ai pris. Je vous les ai pris exprès.

- Ah ça, Meneux, qu'il a dit l'Adolphe, viens pas nous narguer en plus, parce que, même si tu m'a rendu ma môme, tu vas te le prendre, ton coup de fusil !

- Attends, Adolphe, a coupé le Marcel. Et pourquoi

donc que tu nous as pris nos enfants, puisque tu le dis ?

- Pourquoi ? Pourquoi ? Vous n'avez donc pas de mémoire ? Vous ne me reconnaissez donc pas ? »

Ce disant, il a relevé son grand chapeau, et il nous a présenté son visage, une face de beau vieillard, burinée par les longues marches qu'il faisait par tous les temps. Je dis vieillard, mais j'ai pensé par après qu'il n'avait pas un si vieux visage que ça. C'était plus un visage marqué par quelque rude épreuve que par les ans, quand j'y repense. Le regard en tout cas était puissant, et la carrure dégageait une véritable force, et pas seulement physique. C'est pas simple à dire, mais j'ai eu l'impression quand il nous affrontait, comme ça, qu'il nous écrasait tous, et qu'il aurait pu, pour peu qu'il l'ait voulu, nous mettre sur l'instant la branlée de notre vie.

« Vous ne me reconnaissez donc pas ? » qu'il a répété.

Nous autres, on s'est approchés, et on l'a regardé sous le nez, comme on n'avait jamais osé le faire jusqu'ici. Ça a duré un moment, même que si quelqu'un nous avait vus, on n'aurait pas su quoi lui dire pour lui expliquer la scène ! J'ose pas imaginer. Oui, j'ai l'air de rigoler, comme ça, maintenant. Maintenant que tout ça est passé et que le Meneux est mort. Mais je peux vous dire qu'au moment même, on n'était pas brillants ! Et quand un d'entre nous, je crois que c'est l'Hector Migaise, a commencé à balbutier, on a tous d'un coup rajeuni de vingt ans.

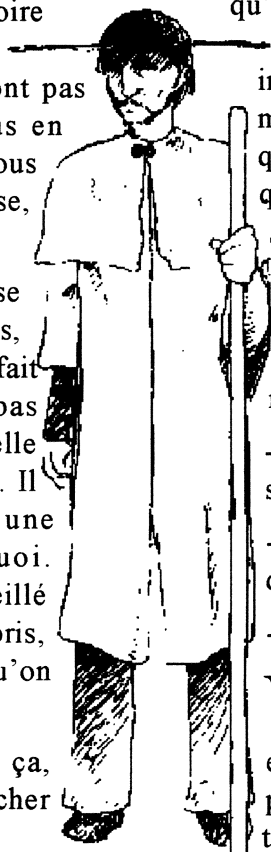
« Crénom ! qu'il a dit, c'est... c'est un des manouches !

- Saltimbanques, Hector, l'a repris le Meneux, saltimbanques, s'il te plaît !

- Nom de Dieu ! C'est le dresseur... le dresseur d'animaux, qu'a dit le Pierrot.

- C'est pas vrai ! Ça fait plus de vingt ans. »

Vingt ans ! Et le pouce ! On n'y pensait plus, à cette Caravane de marque-mal qui était un jour passée au village. On n'en avait plus reparlé, à part juste après, quand on s'étonnait encore des tours qu'ils avaient faits, ou qu'on rigolait des histoires que les clowns avaient racontées. Les bateleurs ! Bon Dieu. Quel rapport ? Et puis, en le regardant bien, « le Meneux », j'ai retrouvé les yeux. Les yeux de ce pègreleux qui était venu un hiver, peu de temps après, pour quémander une place dans une grange, je croyais me souvenir. Et je voyais bien que d'autres que moi avaient aussi



---

fait le même chemin. Les images se bouscullaient...

« Je vois que vous y venez, peu à peu ! Mais ce n'était pas une grange que nous cherchions. Oui, nous étions deux. Elle et moi. Et un petit troisième que nul n'a vu ou n'a voulu voir, que nul chez vous n'a voulu laisser naître au chaud quand il sortirait du ventre de sa mère. Nous cherchions un peu d'amitié, un peu de chaleur pour ce bout d'homme, et nous avons cru pouvoir le trouver chez vous, après notre passage de l'été. Vous nous avez fermé vos portes, « braves gens ». Quand vous ne nous avez pas obligés à courir, en nous lançant des pierres ou en sortant vos pétoires, vous, les plus jeunes alors. Moi, encore, j'aurais pu. Mais elle ! Elle ! Il a pourtant bien fallu qu'elle le fasse, pour vous échapper, monstres que vous avez été ! Elle a couru tant qu'elle a pu. Elle aurait sans doute couru un peu plus encore, au bout de ses forces, si elle n'était pas tombée en se prenant les pieds dans une racine gelée. »

**L**e Meneux s'échauffait en parlant, la belle louve s'était levée, et grondait. Nous, on n'avait toujours pas bougé, et on sentait pas le froid. L'homme reprit :

« La chute a été sévère, elle a déclenché les douleurs, elle a chassé le petit de son nid tout doux, tout chaud, si brutalement qu'il en est mort, et a emporté sa mère avec lui. » Sa voix se brisa. Il se reprit vite, pour ajouter :

« J'ai juré ce jour-là que je vengerais la mort de L... de Louise. J'ai juré que jamais je n'oublierais les maïsons de ceux qui nous avaient poussé à fuir. Et que la douleur que j'avais ressentie à la perte de mon enfant et de ma compagne, ils la ressentiraient aussi, mais rendue plus cruelle encore par le doute, l'affreux doute qui engendre l'espoir toujours déçu, et toujours renaissant.

Alors j'ai laissé au temps le temps d'effacer ma douleur. Je suis revenu m'installer chez vous, non loin du village, et j'ai mûri ma vengeance. Je vous ai observés, je vous ai reconnus, j'ai vu vos enfants grandir, je voulais que vous ayez le temps de vous y attacher comme on s'attache à son enfant. J'ai pris durant ces années le temps d'apprendre ce tour de sorcier, plus quelques autres, et je m'en suis servi pour vous faire souffrir toi, Thominet, et toi, Desfournel, et toi, Couvé, et puis toi, la fille Moniot. Vous, qui avez par pure méchanceté anéanti ma vie. Ce sont les larmes d'Armelle qui m'ont fait renoncer à ma vengeance. Faut croire que je ne suis pas vraiment un méchant homme !

« Sais-tu bien que par chez nous, on n'aime point

trop ça, les j'teux d'sorts ? a sifflé le Marcel entre ses dents ? Et que si on te trouait la panse ici, tout de suite, y'aurait ni grand monde pour te pleurer ni grand monde pour nous en chercher noise, si on raconte ce que tu nous as dit et ce qu'on a vu ici ?

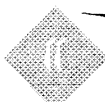
- Elle me pleurerait, a dit le Meneux en montrant sa louve, qui lui lécha la main. Et vous, que pourriez vous contre moi, hommes de peu ? Vous ne savez rien de l'art de la main gauche, et je me fais fort de vous échapper quand je le voudrai, et même tout de suite si vous voulez ! »

**E**t là, d'un coup, l'air s'est remis à vibrer, j'y voyais tout flou, et les autres aussi, qui me l'ont dit par après. Et d'un coup on n'a plus vu le Meneux, on n'a aperçu que la louve qui s'ensauvait, mais elle était déjà hors de portée de nos fusils.

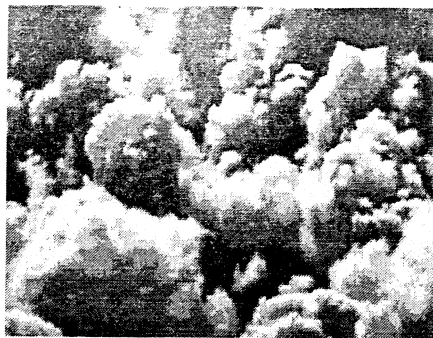
« Ben ça, qu'il a dit, le Pierrot, ben ça c'est costaud ! Où donc qui s'a sauvé ? Ça s'peut point, des trucs comme ça ! »

**F**aut bien dire, dame, qu'il avait pas inventé l'eau froide, le Pierrot ; le père Hans, l'instituteur, vous en aurait convaincu en trois anecdotes. D'un autre côté, on pouvait pas lui reprocher ici d'avoir tort dans ce qu'il disait. Il en était si sûr que c'est lui qui a le plus morflé de nous tous, dans l'affaire. L'est pour ainsi dire devenu muet du jour au lendemain, comme on dit que certains prennent les cheveux blancs en une nuit de grande frayeur. Mais attention, pas muet avec quelque chose qui marchait plus dans la gorge ou ailleurs, non. Muet volontaire, comme un qui décide un jour qu'il ne mangera plus jamais de saucisse parce que sa mère lui fait reproche de s'en couper une tranche un jour de Vendredi Saint. Il s'est muré dans un silence buté, hargneux, inquiétant, pour tout dire. Aussi inquiétant que les lueurs insanes qui passaient dans ses yeux certains soirs d'hiver, quand il faisait bien noir et qu'un chien ou un loup poussait à la lune quelque hurlement d'amour ou d'angoisse, allez savoir !

**L**e Meneux, on ne l'a plus jamais revu par chez nous, de cette nuit-là. Des louves, et d'autres loups, aussi, y'en est revenu, les rudes hivers. On a fait des battues, on en a eu pas mal ! Mais la louve du Meneux, on ne l'a jamais prise, bien qu'on l'ait aperçue de loin en loin. C'est une noire histoire, et vous comprenez bien qu'on n'aime guère à l'entendre par chez nous. C't'une noire histoire, pour sûr.



# Prévoir le temps...



*Petites légendes du pays d'Oc.*

*par David Audra*

De tous temps, en toutes saisons, il y eut deux préoccupations pour l'homme de la terre : La récolte et le temps. Mais comme l'un était tributaire de l'autre, il fallait bien s'occuper des deux... Dans l'antiquité, on faisait confiance aux Dieux, puis est venu le Dieu Unique et il a fallu trouver des subterfuges. On remplaça les Dieux par des superstitions. Mais toujours, on se préoccupa du temps, avant, pendant et après les nuages.

## Avant les nuages...

En pays toulousain, la veille de la sainte Agathe, on a une méthode bien particulière pour prédire si les orages vont passer sur la commune dans l'année. On pose cinq grains de gros sel sur une table, un au milieu et quatre aux angles. Le lendemain, la sainte Agathe, donc, on regarde lequel est le plus humide. Si c'est celui du milieu, on a droit à l'orage, si c'est un des angles, alors la commune sera épargnée cette année-là.

Il existe un autre moyen pour prévoir quand viendra la pluie. Il s'agit de mettre douze grains de sel sur une planche, douze grains bien alignés. Chaque grain représente un mois de l'année. Le lendemain, on regarde la planche et on considère que les grains qui ont fondu correspondent aux mois de pluie. Mais attention, on n'accomplit ce rite que le jour de la sainte Agathe. Cette pratique est commune à tous les pays d'Oc, de Toulouse à Montpellier, en passant par l'Ariège et le Narbonnais.

On dit dans la Montagne Noire, à l'extrême sud du Massif Central, que le chant du pic-vert annonce la pluie.

Ainsi, prédit-on la pluie et l'orage. Mais, dans cette partie d'Occitanie, la pluie est souvent attendue et réclamée.

Ainsi, en Gascogne, existe-t-il une coutume appelée "Tire-masse". Des enfants portent des crucifix et des images pieuses et vont les porter jusqu'au puits ou jusqu'à la rivière et les y jettent. C'est cependant à Toulouse que cette coutume fut remarquée par un dénommé Jean Bodin au XVI<sup>ème</sup> siècle. Il était démonologue de son état et accusait les Toulousains d'actes de sorcellerie. En effet, cela se faisait au grand jour, au vu et au su de tout le monde. D'après Jean Bodin, la pluie est tombée tout de suite après le sacrifice des images et des crucifix. La pluie en été, apporte le renouveau de l'espoir agricole. Oui, mais avec la pluie peut venir l'orage et l'orage peut détruire les fruits d'heures entières de dur labeur. Pour empêcher que l'orage ne frappe le village ou la ville, on sonne les cloches. Il est dit que la cloche de Belestas, dans l'Ariège, est particulièrement bonne à cet office. Cette cloche a pour nom Clara. Mais pour que cela soit efficace, il ne faut pas laisser un bâtard sonner les cloches car cela n'a aucun effet. Voici ce qui arriva quand dans un village de Haute-Ariège, on fit sonner les cloches par un bâtard.

Un orage menaçait et le bâtard sonnait. Mais rien n'y faisait, l'orage se rapprochait, toujours plus noir était le ciel, toujours plus lourd était l'air. Près de l'église, un homme labourait son champ. Et il entendit les nuages qui disaient au vent :



" Buto ! Buto ! Es un bastard que la souno ! (Pousse, pousse, c'est un bâtard qui la sonne)."

Très vite, le paysan quitta son champ et se rua vers l'église. Là il prit la corde des mains du bâtard et sonna. Alors, l'air devint moins lourd et les nuages se dispersèrent. Plus jamais on ne mit la corde des cloches entre les mains d'un bâtard pour disperser l'orage.

Dans la Montagne Noire, on a deux méthodes pour éloigner non pas l'orage mais la grêle. L'une est à la portée de tous ou presque. Il suffit d'avoir un miroir et de le diriger vers les nuages menaçants. Ceux-ci, se voyant si laids, rebroussement chemin devant leur propre image. La deuxième méthode, seul un homme d'église peut la mettre en pratique. En fait, quand la grêle tombe partout sauf sur le village, il y a une explication : le curé a jeté son chausson vers les nuages noirs pour les éloigner.

## Quand les nuages éclatent

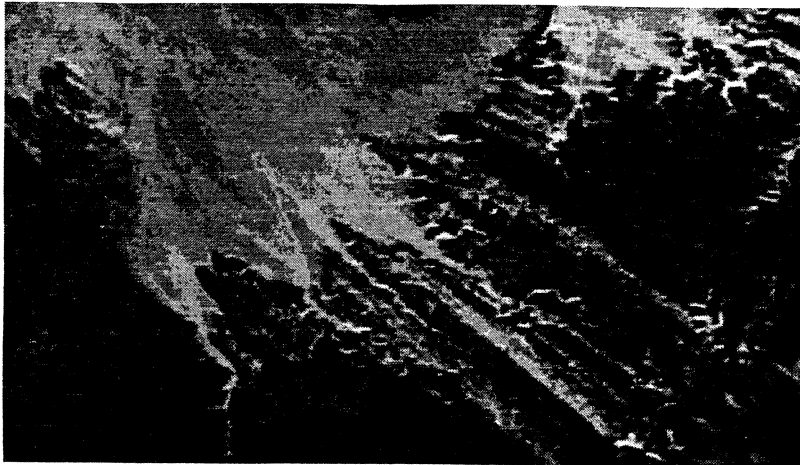
En pays d'Oc, on a coutume de dire qu'il y a de cela bien longtemps, tout au début du monde, le tonnerre n'existait pas. Mais le Diable, lui, existait bel et bien, comme il avait toujours, existé. Et même s'il n'avait plus le droit d'aller au ciel, il avait celui d'être sur terre, à seule fin d'éprouver les hommes.

Puis vint un jour où le Diable vit que les hommes possédaient quelque chose dont il avait envie. Il réfléchit longtemps, le temps n'a pas d'importance pour lui. Il réfléchit et mérita son nom de Malin. Les hommes possédaient toujours cette chose que le Diable enviait et pour leur dérober, il suffisait de leur faire peur. Ainsi le Diable inventa-t-il le tonnerre et l'orage. Mais Dieu veillait et n'apprécia guère ce tour. Alors, il décida que lorsque le Diable tonnerait, il avertirait les hommes en faisant un éclair. Ainsi, les hommes furent prévenus et le Diable ne put leur voler ce bien si précieux. Puis les hommes ont oublié ce qu'était cette chose convoitée par Lucifer. Mais il tonne toujours, prenant plaisir à se venger d'eux. Voici pourquoi les cloches éloignent l'orage. Elles rappellent au malin que Dieu sait toujours ce qu'il fait un instant avant lui.

La foudre était capable de passer partout, même par les trous de serrures et, si elle entra, il ne fallait surtout pas qu'elle rebondisse sur quoi que ce soit. Sinon, elle rebondissait jusqu'à ce que toute la maisonnée ne soit plus que cendre. Pour s'en protéger, on fer-

rait toutes les fenêtres et tous les volets. Puis, on mettait du papier mâché dans les serrures ou de la boue. Ensuite, on priait.

On pouvait aussi prendre les cendres d'un feu de la saint Jean et les mettre sous son lit. Là encore, une prière n'était pas de trop.



## Après les nuages...

En pays d'Oc, l'arc-en-ciel vient après la pluie et il est comme partout dispensateur de fortune. Mais il a aussi, selon la région d'autres propriétés.

Il paraîtrait que la personne qui passerait sous un arc-en-ciel, juste en dessous, changerait de sexe. Il paraîtrait aussi que l'eau qui passerait à travers l'arc-en-ciel deviendrait empoisonnée d'un poison mortel et incurable. Enfin, le pied de l'arc-en-ciel serait le repère des serpents. On dit, le soir au coin du feu, qu'ils monteraient sur les rayons de l'arc pour aller au ciel et y accomplir des affaires de serpents...

Souvent les nuages s'éloignent quand vient le vent. Mais attention, il y a le vent-follet. Ce vent est un sorcier qui se serait changé et en profiterait pour passer sous les jupes des femmes mariées et les engraisser. Ainsi naissent bien des bâtards... C'est pourquoi dès leur plus jeune âge, les femmes jettent des cailloux au vent. Au cas où il s'agirait d'un vent follet, il serait bien obligé de s'éloigner.

Maintenant, le temps a passé. De toutes façons, ces croyances ne sont que viles superstitions. Alors pourquoi y prêter attention ? Parce que les errants y croient. N'oublie pas, Veneur, que c'est dans le monde des errants que tu dois créer le rêve et ces croyances sont une partie du monde. Elles t'aideront à rendre plus vivants les petits villages et les petites gens du pays d'Oc.



# Fête médiévale de Provins

Attention. La date de la fête médiévale est avancée aux **20 & 21 Mai** pour cause d'élections municipales.

A cette occasion, nous organiserons comme d'habitude un **GN Hurlements** et l'**Assemblée générale** de la Guilde des Veneurs.

Les places seront limitées strictement à 50 et réservées en priorité aux membres de la Guilde et du club Pythagore. Comme d'habitude, les inscriptions vont partir comme des petits pains. Nous ne ferons pas de dérogations de dernières minutes (hein, les lyonnais ?)

Pour avoir accès gratuitement au GN, vous devrez renouveler votre cotisation à cette occasion.

Au cours de l'Assemblée Générale, nous procéderons à l'élection du Conseil d'Administration. Six postes sont à pourvoir : Président, Vice-président, Trésorier, Trésorier adjoint, Secrétaire, Secrétaire adjoint. Si vous voulez vous présentez ou vous représentez à l'un de ces postes, **vous devez m'en faire part par écrit avant le 15 mars**, pour que je l'inscrive à l'ordre du jour.

Vous trouverez dans Pêcheurs de Lune 15 tous les renseignements nécessaires pour s'inscrire au G.N. et l'ordre du jour de l'AG .



## Casting

### Dans les rôles principaux :

David Andra, Jean-Luc (30 000 signes/jour) Bizien, Isabelle Collet, Emmanuel Hanon, Stephen Lawruk, Marie-Catherine Palanchini

### Décor :

Ben, Eric Ferrard, Mathieu Sapin

### Réalisation :

Isabelle Collet

### Assistant de production, script :

David Collet, Renée Schuh

### Effets spéciaux :

J-B Petit qui scanne les dessins de Pdl avec dextérité, surtout qu'avec des jumeaux, c'est pas facile.



# Nouvelles de croisades...



*Souvenez-vous, le Baron de Méry est parti avec Marc, frère de la caravane, en croisade. Il écrit à sa femme, la Baronne Claire de Scudéry des nouvelles de ses aventures...*

*par Isabelle Collet (Claire de Scudéry) et Stephen Lawruk (le Baron de Méry)*



Méry, cette semaine de Pâques,  
En l'An de l'Incarnation de Jésus-Christ  
Mil quatre cent et deux.

Pour Mon mari, le Baron Etienne de Méry,  
ces paroles :

Mon doux Sire,

Hier, une troupe de bateleurs s'est présentée à nos portes, se proposant d'égayer notre solitude en cette semaine sainte. Ils étaient porteurs du meilleur des laissez-passer : votre lettre.

Il est curieux comme ces gens du voyage semblent tous se connaître et être partout. Cette troupe est probablement celle à laquelle appartenait votre Marc. Comment a-t-il fait pour que de mains en mains votre lettre parviennent jusqu'à moi plus vite que par le biais des courriers officiels ? Peut-être existe-t-il une solidarité chez les gens de peu ou au moins chez les vagabonds qui créent une sorte de chaîne plus sûre et plus fidèle que tout courrier.

Quoiqu'il en soit, que ces gens soient remerciés car j'ai pu avoir de votre nouvelles.

Ne trouvez pas si dur le service de Notre Seigneur et accomplissez-le dans la joie. Même si la séparation nous est à tous deux pénible, il nous faut supporter notre peine avec fierté et courage car tous deux accomplissons notre devoir envers notre Sainte mère l'Eglise, vous à la manière des hommes en combattant pour libérer le tombeau du Christ et moi à la manière des femmes, en vous attendant, priant pour vous et le succès de votre entreprise. Nous savons bien que nous sommes ici bas pour souffrir et si nous supportons nos maux en silence, beaucoup nous sera pardonné.

A la lecture de votre lettre, qui vous semblera probablement bien lointaine au moment où vous lirez la mienne, j'ai été choqué par la petitesse d'esprit et la vénalité de certaines personnes. Je pensais, dans ma naïveté, que l'intérêt des hommes s'effacerait devant l'intérêt tout puissant de Dieu. Or, il s'avère que l'esprit humain est ainsi fait qu'il en est peu d'assez noble comme le votre pour s'effacer devant la Volonté Suprême.

Maintenant, je m'en vais tout de même vous donner des nouvelles de votre maisonnée.

L'hiver fut plutôt clément mais le vrai printemps a tardé à venir, comme si, n'ayant pas eu de vrai froid, nous ne connaîtrons pas de vrai douceur avant mai. L'intendance du domaine ne me pose pas de problèmes particuliers et j'espère qu'il en sera ainsi jusqu'à ce que je la remette à nouveau entre vos mains. Votre fils grandit et devient un petit homme. Il demande souvent des nouvelles de vous et veut devenir un combattant aussi fort que son père. Il s'entraîne tous les jours à l'épée avec notre maître d'armes et s'en tire honorablement du haut de ses six ans ; vous seriez fier de lui.

Quant à votre fille, si elle n'a pas encore prononcé ses premiers mots, cela ne saurait tarder. Vous pouvez compter sur moi pour lui parler de vous si votre absence devait se prolonger au point qu'elle puisse comprendre la situation.

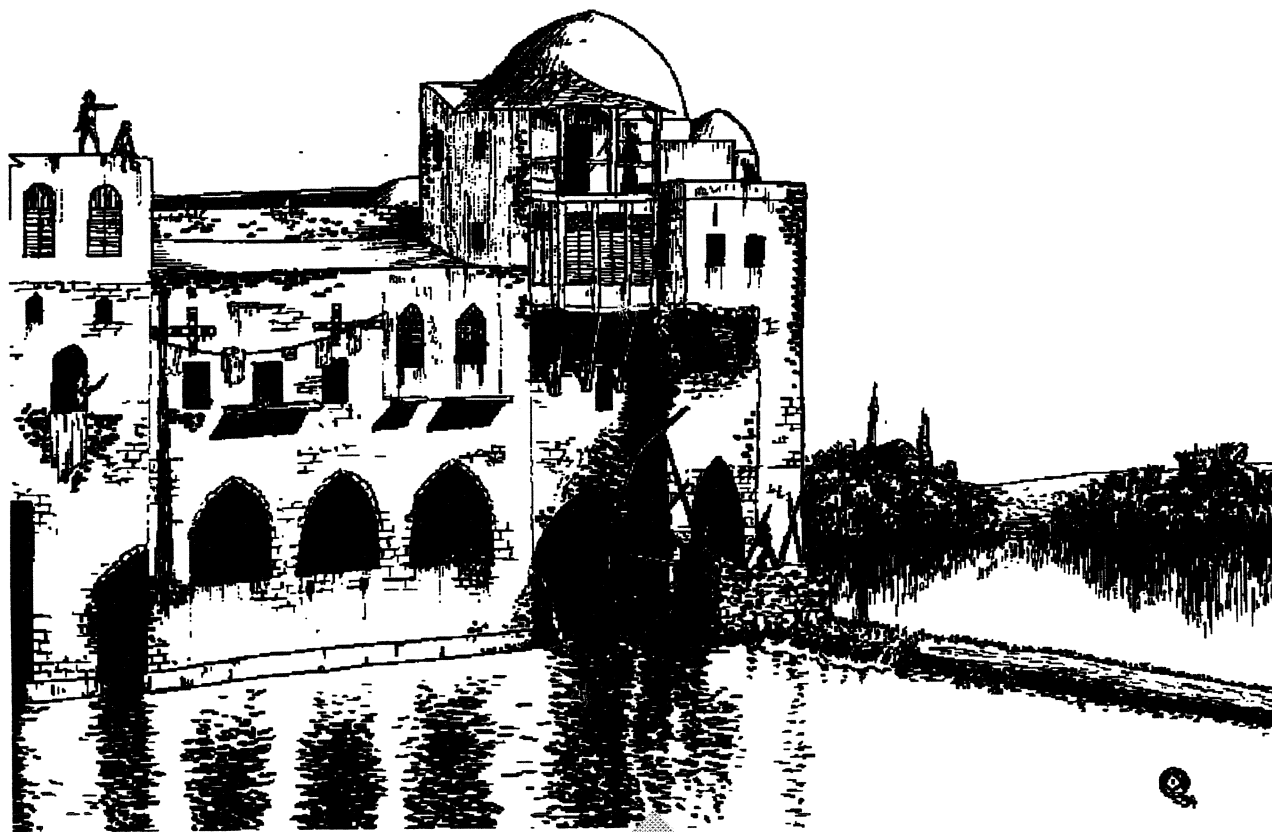
Par ailleurs, votre sœur vous fait savoir qu'elle a accouché le mois dernier d'une petite fille qui se nomme Rosande. Elle se joint à mes prières pour que Dieu vous garde, tout au long de votre route.

Je confie moi aussi cette lettre à des saltimbanques puisqu'il semble qu'ils ont entre autres dons, d'être de bons courriers. J'espère qu'elle vous parviendra au plus tôt. Sachez en outre, que vous n'auriez pas été si surpris des étonnantes compétences de votre écuyer si vous aviez vu ce que pouvaient faire ces gens avec des animaux tels que des chiens ou des ours.

Mes pensées et mes prières ne vous quittent pas,

Votre épouse fidèle,

Claire Scudéry, Baronne de Méry



---

---

Jardes, ce jour de la fête de Saint-Casimir,  
En l'An de l'Incarnation de Jésus-Christ  
Mil deux cent et deux.

Pour Ma Dame, la Baronne Claire,  
en son château de Méry,  
ces paroles:

Ma Douce et Tendre Aimée,

Chaque nouveau jour passé loin de vous me rend plus pénible le périple que d'aucuns s'entêtent à vouloir appeler une Croisade (!). Mais où est donc la gloire du service de Notre Seigneur dans nos actions présentes ? Comment avons-nous pu nous laisser entraîner si loin de l'objectif que nous avait fixé notre bien-aimé Thibaud ?...

Ainsi que je vous l'avais conté dans ma précédente missive, nous avons quitté le port de Venise la veille de la Saint-Rémi. Le voyage fut somme toute agréable, le temps était beau et la mer d'huile. N'était le manque de place, tous y auraient presque pris plaisir, à l'exception peut-être du Baron Olivier, qui, en dépit de ses vives dénégations, montait apparemment pour la première fois sur une nef, et arbora durant toute la durée du voyage une belle couleur olivâtre.

Nous arrivâmes devant Jardes, en Esclavonie, la Veille de la Saint-Martin, au grand soulagement d'Olivier. Vainement eussiez-vous demandée plus belle et plus forte ville, défendue par de hauts murs et de hautes tours. Comment une telle ville pouvait-elle être prise de force, hormis par le secours de Dieu ?

Nos navires ancrèrent devant la ville et attendirent les autres. Les dernières nefs arrivèrent le lendemain, par très beau jour. Nous prîmes alors le port par la force, puis y débarquâmes, de sorte qu'il soit entre nous et la ville. Lors vous auriez vu maints chevaliers et maints sergents sortir des nefs et tirer maints bons destriers des huissiers, et maintes riches tentes, et maints pavillons !... Ainsi se logea l'ost, et nous assiégeâmes Jardes le jour même de la Saint-Martin.

Le lendemain, des gens sortirent de la ville pour la rendre au Duc de Venise sans effusion de sang. Mais celui-ci ayant demandé à prendre conseil auprès des chefs de l'ost, les malveillants qui souhaitaient la perte de celle-ci vinrent parler aux messagers, prétendant que les pèlerins ne prendraient nullement part à ce conflit. Lors les messagers s'en retournèrent dans leur ville. Le surlendemain, nous dressâmes donc perrières et mangoneaux, et commençâmes à tirer contre les murs et les tours. L'assaut dura bien 5 jours, et ce voyant, ceux de dedans requièrent l'accord qu'ils avaient refusé par le conseil de ceux qui voulaient dépecer l'ost. Ainsi fut rendue la ville à la merci du Duc, les corps saufs par la grâce de Notre Seigneur à tous. Loué soit son nom et son infini mansuétude, qui nous a épargné la terrible tâche d'aller contre d'autres Chrétiens, là où notre Mission était de houter l'Infidèle !...

---

L'hiver approchant, le Duc de Venise proposa d'attendre la Pâque dans cette ville si riche et si bien garnie de tous biens, en la partageant de moitié entre les Vénitiens et les Français. Ainsi qu'il fut devisé, ainsi fut fait : Les Vénitiens eurent la partie devers le port, où les nefes étaient, et les Français eurent l'autre. Lors les hôtels furent départis à chacun en son lieu, tels qu'il convient ; et l'ost délogea et vint héberger en la ville. On m'attribua d'ailleurs, ainsi qu'aux Barons Richard et Olivier, une superbe bâtisse, qui n'a rien à envier à notre château, loin de là ...

Mais quand nous fûmes tous hébergés au tiers jour après, il advint une très grande mésaventure en l'ost, vers l'heure de vêpres ; car une mêlée commença des Vénitiens et des Français, très grande et très dure ; et ils coururent aus armes de toutes parts. Et elle fut telle qu'il y eu peu de rues où il n'y eu grand combat d'épées et de lances, et d'arbalètes et de dards. Il y eu beaucoup de gens navrés ou morts. Mais les Vénitiens ne purent soutenir le combat, et ils commencèrent à perdre. C'est alors que nous, Barons de France, arrivâmes à la mêlée et tentâmes de la séparer. Mais quand nous avions pacifié un lieu, la mêlée recommençait ailleurs. Elle dura ainsi une grande partie de la nuit, et ce ne fût qu'à grand travail et à grand martyr que nous réussîmes à la séparer, étant même plusieurs fois pris à parti par les belligérants. C'est dans ce contexte que Marc ajouta un nouveau mystère à la liste de ceux qui l'entourent.

Nous venions en effet d'être pris à parti de très rude façon, et en étions arrivés à nous battre pour conserver nos vies, et non plus seulement pour séparer les combattants.

Au cours de ce combat, Marc et moi nous retrouvâmes séparés l'un de l'autre, et j'étais alors bien trop occupé pour me préoccuper de ce qu'il devenait. Comme le soir venu, je le retrouvai au camp sain et sauf, cela aurait pu en rester là. Mais un de mes sergents, Jean (d'ailleurs, à ce propos, si tu pouvais m'écrire des nouvelles de sa famille, et de celles de mes autres hommes, cela pourrait les aider à mieux supporter l'éloignement), me rapporta alors un fait étrange : dans le feu des combats, il avait aperçu Marc poursuivi par moult Vénitiens, bien trop nombreux pour que celui-ci puisse seul les affronter. Le temps pour lui de réunir plusieurs de ses compagnons et ils volèrent à son secours. ( Marc est en effet un très bon compagnon pour mes soldats: toujours enjoué et prêt à rendre service, il est particulièrement apprécié par eux, ne serait-ce que lorsqu'il les égaye de ses tours.. ). Lors, après avoir parcouru quelques rues, ils se retrouvèrent face-à-face avec les Vénitiens revenant sur leurs pas. Supposant qu'ils l'avaient tué, ils ne firent ni une ni deux : ils les massacrèrent, n'en laissant survivre qu'un (et encore, dans quel état !), afin qu'il les amène au lieu où devait reposer Marc, de son dernier sommeil. J'apprécie particulièrement cet esprit de corps qui s'est instauré au sein de mes troupes !... Mais revenons à mon propos : Une brève communication (par signes, puisque le rustre ne parlait évidemment pas notre Belle Langue) permit au Vénitien de les amener jusqu'au sommet d'une tour, à l'endroit où ils avaient accusé Marc. Mais quelle ne fut pas la surprise de mes hommes, d'y retrouver les vêtements et l'épée de Marc le long des créneaux ! Ils supposèrent d'abord que les Vénitiens l'avaient poussé à sauter, et de colère, achevèrent le survivant ! Mais que les vêtements reposent ainsi en tas les intrigua. C'est alors, que regardant par dessus les créneaux, ils s'aperçurent que les pieds de la tour étaient battus par les vagues : Marc aurait donc préféré plonger plutôt que de périr sous le nombre... C'est du moins ce qu'ils conclurent. Mais la

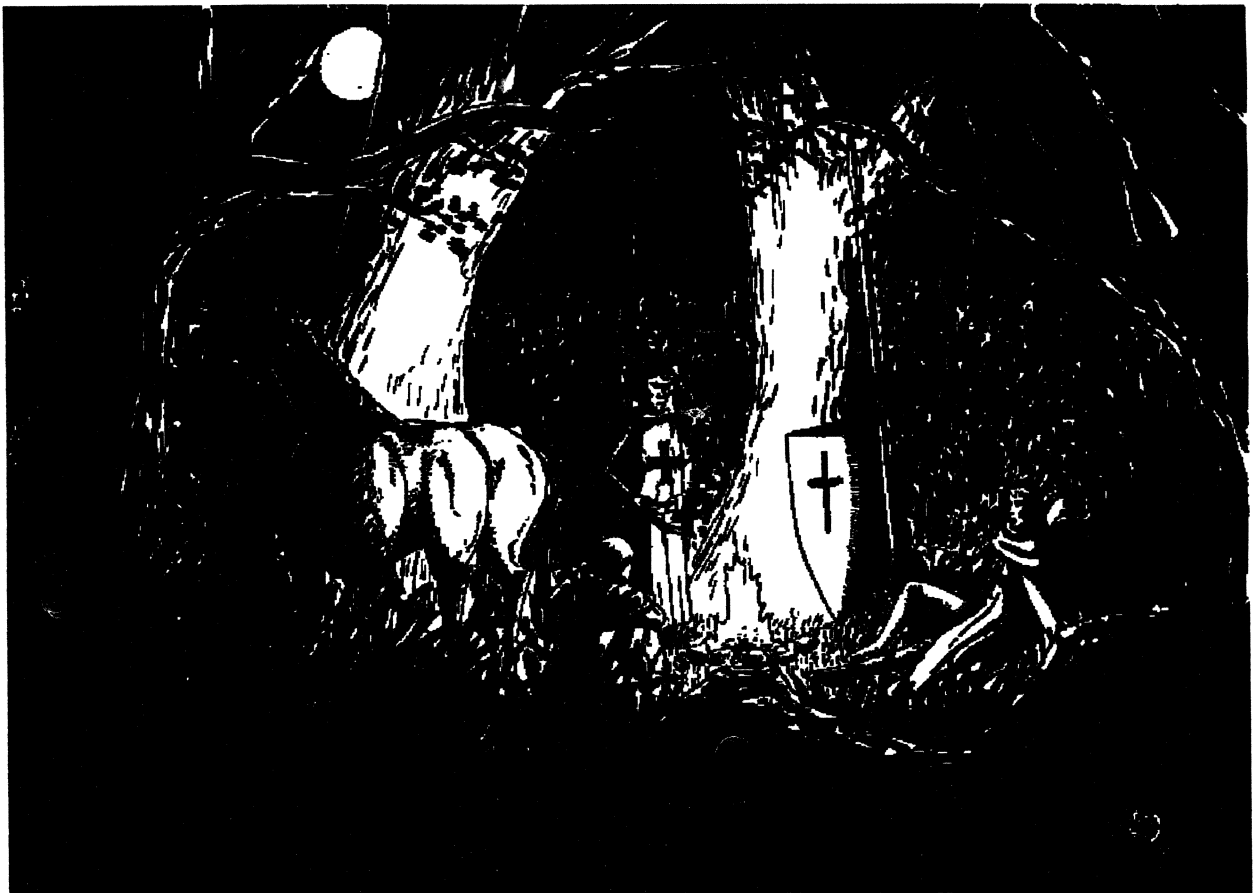
hauteur était telle ! Quelles chances Marc avait-il de survivre à une telle chute ? Et pour-  
quoi abandonner son épée, ce qu'aucun guerrier digne de ce nom ne ferait ?

Et pourtant, le soir, quand le feu des combats fut calmé, Jean retrouva Marc à notre  
camp, sain et sauf, et apparemment guère éprouvé par son aventure. Je n'osai pas inter-  
roger directement Marc, qui eut pu en concevoir quelque méfiance, et imposai le silence à  
mon sergent, afin qu'il n'en répande pas la rumeur. Mais ce Marc devient réellement  
chaque jour plus mystérieux !...

Cette nuit meurtrière fut la plus grande douleur qui advint en l'ost, qui avait bien failli y  
être perdue ! Il y eut grand dommage des deux côtés, et il nous fallut une bonne semaine,  
ainsi qu'au duc de Venise, pour faire la paix de cette mêlée, mais Dieu merci nous y  
parvinmes.

Après cette quinzaine, arriva le Marquis de Montferrat et maints autres prudhommes, et  
ce jour viennent d'arriver des gentilshommes d'Allemagne, porteurs, dit-on, d'un message  
très important, crucial pour l'ost. Mais une caravane est en partance pour notre beau  
pays, et je leur confie donc cette missive, en priant pour qu'elle vous parvienne. J'espère  
que les nouveaux courriers que je vous ferai parvenir seront porteurs de bien meilleures  
nouvelles!

Je vous baise la joue,  
Votre époux aimant, Estienne, Baron de Méry.



# CAFARD

*Tristes. Sombres. La boue sur les chausses nous poussait à être tristes et sombres. Le temps gris et pesant suspendait par instants la pluie froide. Fatigués. Trois jours que nous marchions dans cette bouillasse montant aux genoux, forçant à trébucher, à s'enliser. Fatigués. Trois jours avec les larmes aux yeux, la rage au ventre. Sentiments d'impuissance nous écrasant, il fallait continuer, aller toujours plus loin, là où ils ne savaient pas, là où on pourrait poursuivre, et peut-être un peu oublier.*

*Oublier Comment l'oublier !.. Lui qu'on malmenait parfois, qu'on chahutait souvent, Lui qui ne comprenait pas, Lui qui pourtant nous sauva !.. Ils l'avaient pris et accusé, roué, torturé, il avait acquiescé pour nous sauver!*

*Pluie. Nul n'osait lever la tête. Perdus dans ses pensées, perdus en sa pensée. Trempés. Nous étions tous trempés, mais saufs. Tristes et en vie, il nous fallait continuer, vivre, à défaut survivre, pour lui. Pour suivre la Quête, marcher et vivre, vivre et découvrir d'où, pourquoi, comment, pour qui.*

*Pour qui ? Pour lui. Que les flammes qui nous brûlaient le dos nous poussent à continuer, à nous découvrir. Pour lui, rester ensemble pour retrouver la joie qui nous avait quittés. Pour lui. Que son acte nous permette de continuer un peu, oscillant entre rêve et réalités, entre rêves et réalité*

*Fatigués. Campement hâtif installé afin de s'abriter un peu. Pas de veillée. Pas de feu. Oh non, pas de feu ! Dormir. Dormir et tenter d'oublier, de trouver les mots pour leur faire oublier, aider ses frères à s'occuper d'eux. Novices. Les aider et tenter d'oublier aussi, de l'oublier un peu, d'oublier sa triste fin. Oublier le crépitement du bûcher, oublier ces flammes léchant sa peau roussie. Oublier l'abominable odeur, oublier ces horreurs. Oublier ses Hurlements.*

*Emmanuel, conteur et pitre,  
Chevalier de la Lune.*